

d'engins de guerre pour le massacre des ouvriers d'Espagne, de Chine aujourd'hui, des autres pays demain.

Le fondement de la théorie marxiste est économique et non revendicatif : les classes luttent pour le système capitaliste de la production, ou en vue de sa destruction. Les bases du « développement intellectuel » de la classe ouvrière sont d'ordre économique et jamais intellectuelles, faute de quoi l'on tombe dans les déviations réactionnaires de l'idéalisme. Seulement il faut considérer que ces fondements économiques se rapportent à l'antagonisme entre les forces de production et les rapports sociaux et non à la compétition exclusive se rapportant à la fraction de la valeur du travail qui retourne au producteur comme salaire : le premier antagonisme ne souffre d'aucune compromission, le second connaît toutes les manipulations et manœuvres qui ont toujours frustré les travailleurs des fruits de leurs luttes sanglantes.

De tout temps les luttes revendicatives n'ont pu représenter que le point de départ des batailles prolétariennes. Leur aboutissant qui, communément, était appelé politique, n'était en définitive que la révélation de l'objectif économique correspondant aux intérêts des ouvriers et dont ces derniers ne pouvaient atteindre la conscience de classe qu'au travers de leur parti. A l'époque de la I^{re} Internationale il s'agissait de relier la lutte revendicative avec la lutte pour la liquidation du régime féodal, en vue d'évincer la révolution bourgeoise. La II^e Internationale a connu l'encastrement des luttes revendicatives dans les autres pour le développement des positions de classe du prolétariat dans le domaine économique et politique. C'est la bataille pour le pouvoir qui a représenté la nature réelle des situations qui ont conduit à la fondation de la III^e Internationale et c'est autour de cet objectif suprême que pouvaient se rattacher les mouvements revendicatifs de l'après-guerre.

Il nous semble avoir éclairci cette question : s'il est vrai qu'aucune action de classe est concevable en dehors des luttes revendicatives, il est aussi vrai que ces dernières ne peuvent représenter que le point de départ de la lutte prolétarienne dont les mots d'ordre doivent contenir l'objectif appelé politique, mais qui est en réalité économique et qui révèle la phase de la lutte des forces de production contre les rapports sociaux du régime capitaliste. Et ici il ne s'agit pas d'une affirmation de propagande que nous nous proposerions de réaliser demain, mais d'un tissu indivisible qui forme un tout avec la bataille revendicative. Notre participa-

tion à cette dernière n'est évidemment pas conditionnée à la possibilité du déclenchement de la bataille immédiate pour le pouvoir, mais nous quitterions le terrain de la classe si nous commettons l'erreur capitale de ne pas inscrire la revendication essentielle correspondante à la phase donnée de l'évolution politique : actuellement la lutte contre la guerre impérialiste.

Le départage entre réformistes et marxistes s'est toujours effectué sur le terrain de la pénétration au sein de l'Etat capitaliste opposé à la nécessité de sa destruction et non sur ce qui est constant à considérer que la base de classe résultait uniquement des luttes revendicatives ou sur la compromission provenant des objectifs d'ordre politique.

Marx s'opposait à Lassalle qui s'appuyait sur Bismarck ; Luxemburg et Lénine à Bernstein qui proclamait la possibilité de faire servir l'Etat à la cause du socialisme ; actuellement les fractions de gauche — les seuls organismes marxistes — s'opposent directement à tous les autres courants (Front Populaire) — indirectement (communistes de gauche) — à l'ennemi. Contre eux, elles proclament que la révolution ne surgit pas des guerres d'Espagne ou de Chine et de son patriarcat antifasciste, mais de sa transformation pour faire de la guerre civile du capitalisme contre les ouvriers, la guerre civile du prolétariat contre la bourgeoisie.

Marx disait : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine la réalité, c'est au contraire la réalité sociale qui détermine la conscience. » Il est impossible de déterminer les bases de la conscience du prolétariat sans avoir établi la réalité sociale dans laquelle nous vivons actuellement.

Dans le rapport sur la situation internationale soumis à la discussion en vue du Congrès de notre fraction, nous nous sommes efforcés de mettre en évidence que, lorsqu'on veut expliquer une situation historique au travers d'un schéma parfaitement valable pour une époque précédente et révolue, l'on ravale le marxisme au niveau de l'empirisme. Cette opération chère à tous les falsificateurs de la pensée de Marx, conduit à la défaite certaine du prolétariat car elle empêche celui-ci de prendre conscience de la réalité sociale dans laquelle il vit, de saisir la portée des problèmes qui ont surgi, de préparer en conséquence les armes qui lui permettront de vaincre.

On sait que je défends, sur la situation mondiale actuelle, une thèse qui n'est nullement adoptée par l'ensemble de notre fraction ni par

la fraction belge. Je crois devoir mettre en garde les camarades contre une erreur : il ne s'agit point de discuter pour prédire s'il y aura ou non une conflagration mondiale. Pour ce qui me concerne, je crois que cette conflagration ne se déterminera pas et que désormais la seule forme de guerre correspondante à l'évolution historique actuelle est la guerre civile entre les classes, alors que les contrastes inter-impérialistes peuvent être dirigés vers la voie d'une solution non violente ; je suis le premier à ne pas baser mon analyse de la situation mondiale sur cet élément hypothétique quant à son développement ultérieur. Ce qui me semble être essentiel est ceci : dans le domaine économique et politique vivons-nous une situation de guerre impérialiste même si les canons ne crachent pas la mort des ouvriers au cours d'un carnage mondial ? La guerre actuelle en Espagne manifeste-t-elle une précipitation d'ordre mondial ? Le bouleversement que nous constatons dans la structure économique de la société capitaliste et la part dominante qu'y a prise l'industrie de guerre témoigne-t-elle d'un état de maturation extrême de tout le potentiel accumulé dans les situations précédentes ? Dans le domaine politique, l'Union Sacrée révèle-t-elle la phase extrême de la collaboration des classes ? Et ici il faut se garder de donner une réponse évasive à ces problèmes, car ainsi on élude l'analyse de la situation. Il ne suffit pas de dire que nous assistons à l'apparition d'une phase de la lutte des classes qui précède celle de la guerre militaire mondiale, et que, comme celle-ci est inévitable, nous devons remettre au lendemain des modifications structurelles que seule la précipitation ultime rend nécessaire.

Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas une conflagration militaire mondiale, nous devons donner une réponse catégorique aux problèmes politiques actuels, nous devons pouvoir les comprendre et opérer dans notre sein les modifications exigées par eux. A défaut de cela nous nous mettrons dans l'impossibilité de comprendre et d'agir dans les situations ultérieures ; fussent-elles dominées par l'éclosion de la guerre militaire mondiale ou par le déclenchement de la guerre civile entre le capitalisme et le prolétariat en des secteurs déterminés.

La « réalité sociale » résulte des événements et de l'analyse des problèmes politiques, sur la base des principes marxistes, et non de l'application — à la situation actuelle — des thèses qui auparavant ont servi de guide au mouvement.

Les principes marxistes indiquent scientifi-

quement que la lutte entre les classes constitue le moteur de l'évolution historique. Cela s'applique surtout aux formes extrêmes de la vie sociale : à la guerre, et il serait bien étrange de se baser sur la lutte de classe pour expliquer les différentes situations précédant la guerre et de s'en éloigner lorsqu'il s'agit de cette dernière. Les compétitions inter-impérialistes sont un élément secondaire et jamais fondamental. En 1914, elles ont joué un rôle important mais, encore une fois, accessoire : l'essentiel étant représenté par la lutte entre le capitalisme et le prolétariat.

Nier aujourd'hui le caractère impérialiste de la guerre en Espagne ou en Chine, parce que les grands Etats capitalistes ne déclenchent pas la conflagration pour la défense de leurs intérêts respectifs, c'est s'inspirer de l'empirio-criticisme et vouloir expliquer les événements non sur la base des principes qui furent d'ailleurs confirmés par la guerre de 1914, mais en théorisant les facteurs de cette guerre, facteurs d'ailleurs secondaires et qui peuvent ne pas réapparaître.

Auparavant nous nous basions sur la thèse de l'impossibilité, pour le capitalisme, d'accorder, dans la phase de son déclin, des améliorations réelles à la classe ouvrière. Or, ainsi que nous l'avons dit, la compétition entre les classes se détermine sur la base d'objectifs politiques et sociaux (ce qui est en définitive l'objectif économique) et non sur la base des postulats revendicatifs : c'est là, à notre avis, le principe marxiste dans le domaine des luttes partielles. Les événements de France, de Belgique et même des autres pays, qui ont vu une augmentation du pouvoir d'achat des ouvriers contredisent non le principe marxiste que nous avons indiqué, mais la thèse qui valait pour la situation précédente, et qui n'est plus valable aujourd'hui car l'adhésion donnée par les ouvriers à la production intensive des armements (qui a pris une position hégémonique dans l'ensemble de l'économie) fait que le capitalisme parvient à élever le taux de l'exploitation ouvrière tout en concédant des augmentations de salaires, des congés payés, des réductions des heures de travail.

Le développement gigantesque de la technique de production permet désormais de faire fonctionner le mécanisme productif (dans une proportion restreinte) à la production de biens consommables, dans une proportion très élevée à la production des engins de destruction. Le régime capitaliste n'est pas basé sur les lois de la consommation mais sur ceux de la plus-value. Du moment que le capital peut être investi